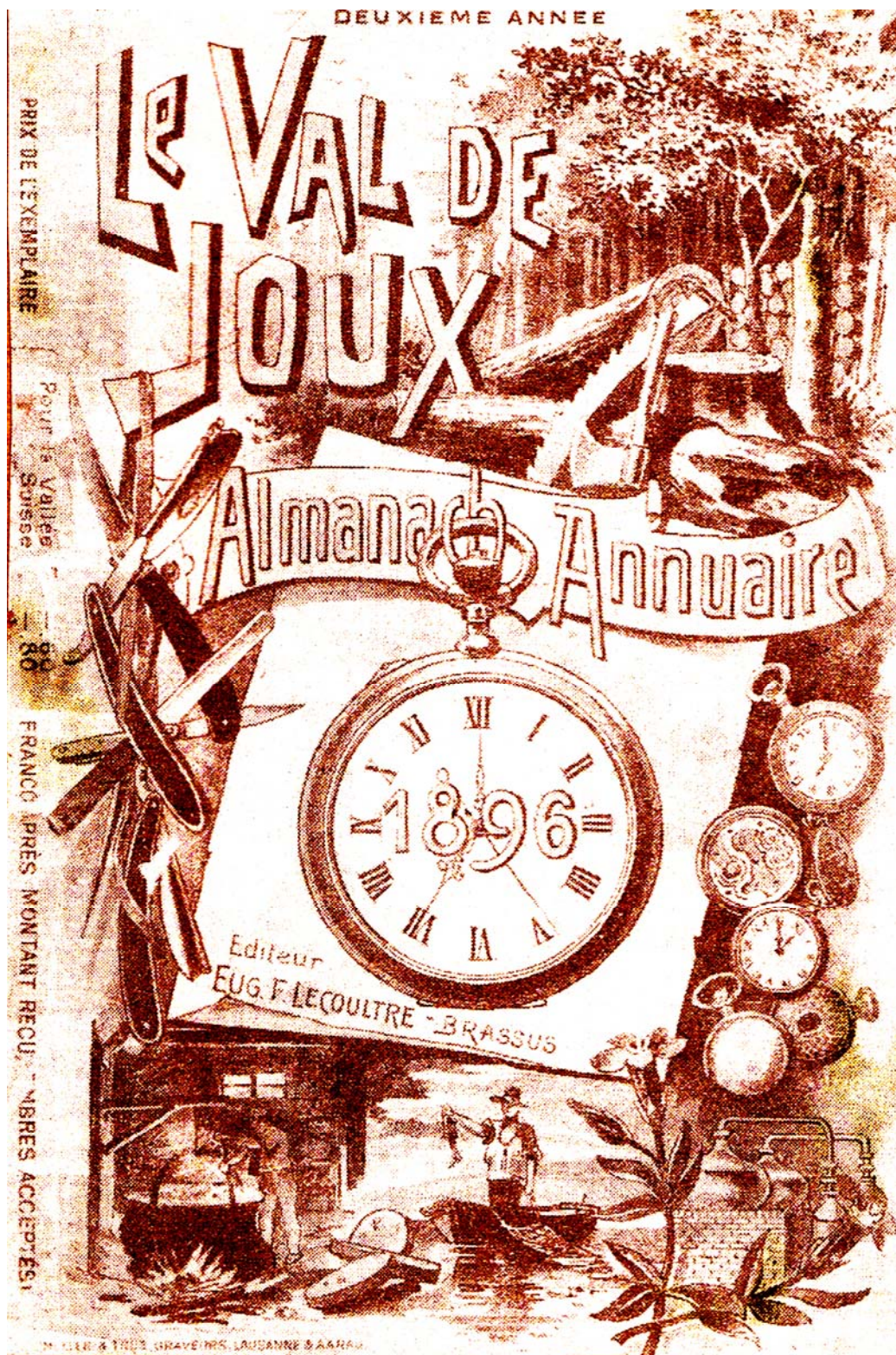


Contes et légendes de notre Pays de Joux – 29 – Une course dans le Jura,
par Lucien Reymond (Récit paru dans le Val de Joux, Almanach-Annuaire,
année 1896, pp. 64 à 76)



UNE COURSE DANS LE JURA

au XVIII^e siècle,

PAR

L. REYMOND

Nouvelle publiée dans le N^o 62 de l'« Illustration nationale suisse »
du samedi 28 décembre 1889.

Revue et corrigée par l'auteur.

I

Vers l'an 1740, par une belle matinée du mois de juin, un jeune homme quittait l'*Etoile*, logis à pied et à cheval, de César Jaquet, à Vallorbes, où il avait passé la nuit ; c'était un citadin en vacances, étudiant à Lausanne.

De taille un peu au-dessus de la moyenne, il portait des culottes en drap bleu, continuées par des bas bruns et des souliers à grandes boucles d'argent, un gilet rouge et noir et un habit bleu, garni de boutons en métal luisant.

Selon la mode de l'époque, sa figure rasée ne portait que la moustache et l'*impériale*. Ses cheveux, artistement poudrés, pendaient en cadenette le long de son dos. Un chapeau de feutre noir, au fond bas, à ailes relevées de trois côtés en forme de triangle, complétait le costume de notre promeneur Donald, qui était en course d'exploration dans les montagnes.

Après s'être fait indiquer le chemin pour la Vallée de Joux, il suivit sur la rive gauche de l'Orbe, le pied de rochers escarpés. C'était une belle journée, tout ensoleillée. Dans les prairies, les primevères commençaient à céder le pas aux populages, à la linigrette et aux myosotis. Dans la forêt, l'arabette, les spiréas s'épanouissent dans les clairières, tandis que la parisette et la marguerite des bois fleurissent à l'ombre des sapins.

Notre voyageur visita les usines du Vivier et passa à la source de l'Orbe. Assis sur un bloc de calcaire, il considéra longtemps cette eau, sortant mélancolique et sans bruit, d'une bouche im-

mense, qu'un rocher à pic surplombe à plusieurs centaines de pieds, pour, à quelques pas plus loin, s'élançer rapide et bruyante à travers les hautes tiges des sapins séculaires.

Le bouillonnement impétueux de cette eau s'éloignant écume; ce mélancolique silence des forêts, interrompu seulement par le cri lointain du coucou, par les coups de bec cadencés du pic sur la tige sèche des grands arbres, par les chants du bouvreuil et de la fauvette, inspire une secrète et douce mélancolie. On éprouve, devant la grandeur infinie de la création, un saint respect pour l'Être suprême. On ressent le désir de s'éloigner de l'homme et de se rapprocher de Dieu.

Avec tout l'enthousiasme de son âge, Donald se laissa aller à ce noble sentiment. Il passa ensuite aux grottes situées contre la pente rapide, au-dessus de cette curieuse et intéressante source. Après avoir visité ces pittoresques cavités, si riches en traditions du berger Donat et des fées bienfaitantes qui les habitaient autrefois, le jeune voyageur, continuant de monter le sentier rapide en zigzag, arriva dans un chemin à ornières profondes, qui, en tournoyant, gravit la montagne dans une gorge encaissée, bordée d'épaisses et hautes forêts.

II

Le jeune homme, marchant d'un pas rapide, atteignit bientôt deux voyageurs qui suivaient la même direction que lui. L'un était un homme arrivant à la cinquantaine, et l'autre une jeune fille de vingt et quelques années. Tous deux, vêtus simplement, portaient le costume en usage alors dans les campagnes.

Donald, en homme habitué aux usages du monde, salua ses nouveaux compagnons. Ceux-ci répondirent en gens plus timides et un peu embarrassés. Néanmoins, la conversation s'engagea. Les voyageurs racontèrent qu'ils étaient le père et la fille, qu'ils s'appelaient Dépraz et demeuraient dans un hameau de la Vallée de Joux, appelé le Pré-Jantet, situé au nord du village du Lieu. Là, habitaient cinq ou six propriétaires vivant du produit de quelques vaches, de l'orge et de l'avoine qu'ils récoltaient. Tranquilles au sein de leur solitude, ils vivaient heureux et contents, lorsqu'une difficulté était survenue.

Ces propriétaires étaient tous débiteurs d'une petite somme, s'élevant à quelques centaines de florins pour chacun; jamais ils

n'avaient été gênés pour le paiement des intérêts. Le créancier attendait, leur permettant de s'acquitter selon leurs convenances. Par suite de revers et de mauvaises récoltes ils se sont mis en arrière de deux intérêts, mais ils étaient en mesure de payer prochainement. Ils n'avaient besoin que d'un court délai. Un agent procureur leur avait adressé des demandes réitérées accompagnées de menaces.

Pour être exactement renseigné sur la position, Dépraz avait entrepris un voyage auprès de son créancier. Celui-ci l'avait cordialement reçu et lui avait donné sa parole qu'il accordait aux débiteurs le délai dont ils avaient besoin. Ils devaient seulement passer chez l'agent pour régulariser la chose. Ce dernier leur avait, dans ce but, fait signer un papier. Le montagnard, qui paraissait heureux, ajouta, en jetant un regard de tendresse sur sa fille :

— J'ai pris avec moi Marguerite. Elle n'était jamais sortie de La Vallée, j'ai été heureux de lui procurer le plaisir de ce voyage. Comme elle sait mieux lire que moi, elle pouvait m'être utile; d'un autre côté elle est aussi intéressée à la chose.

Dépraz, devenant communicatif, raconta que Marguerite était fiancée à Pierre Lugrin, jeune homme du même hameau; que le mariage, renvoyé jusqu'après le règlement de leurs difficultés, pourrait maintenant être célébré.

La jeune fille paraissait heureuse et devint expansive elle aussi. Elle raconta que son fiancé, fruitier au chalet de la Dent, attendait avec impatience de leurs nouvelles et qu'il serait bien réjoui du résultat de leur voyage, car de cela dépendait leur union.

Donald félicita ses compagnons de route, mais, devenant pensif, il demanda quel genre d'engagement ils avaient contracté et quelle était la forme du contrat qu'ils avaient dû signer. La jeune fille répondit :

— Mon papa ne sait pas lire, moi je lis un peu l'imprimé. J'ai signé pour lui comme on m'a indiqué et il a fait une croix à côté de la signature. Le procureur nous a expliqué que c'était simplement une formalité nécessaire pour nous laisser le temps de payer et que nous pouvons être complètement rassurés et tranquilles. Tous les propriétaires du hameau ont dû signer aussi.

Le jeune voyageur réfléchit un instant, puis hochant la tête d'un air de doute, il dit :

— Je veux, comme vous, croire que vos affaires sont bien en règle, néanmoins, avec quelques-uns de ces agents, il faut être bien sur ses gardes. Après un moment de silence, il reprit :

— Je compte monter demain sur la Dent de Vaulion. Je verrai votre fiancé. Je lui ferai part de ce que vous me dites en lui communiquant le plaisir que j'ai éprouvé de faire votre connaissance.

— Oh! monsieur, répondit Marguerite, je vous serai bien obligée, car il me sera impossible d'aller le voir avant deux ou trois jours.

Tout en parlant, les voyageurs avançaient. Ils rencontrèrent plusieurs chars chargés de charbon, qui descendaient péniblement, trois des roues enrayées. Ils dépassèrent un chalet, appelé le Mont-de-Cire, et se désaltérèrent à une source d'eau ferrugineuse. Bientôt après, franchissant la gorge de la Pierre-à-Pou-nex, ils arrivèrent à l'extrémité nord du petit lac Brenet, si pittoresque, de deux côtés entouré de rochers à pics où nichent les faucons, et des autres de champs d'orge ondoyant à la brise matinale.

Là existait un grand bâtiment servant d'entrepôt de charbon. De nombreux radeaux chargés de cette marchandise y abordaient pour y être déchargés. Ces radeaux étaient conduits par des hommes vêtus de culottes avec des bas de drap retombant sur les souliers, d'un habit en laine grisâtre et coiffés d'un chapeau aux ailes relevées. Dépraz expliqua à son compagnon que ces hommes amenaient le charbon d'un endroit appelé Le Chenit, à l'autre bout de cette longue vallée, où ils défrichaient des terres. Des voituriers le chargeaient à l'entrepôt pour le conduire à Vallorbe.

III

Donald se sépara de ses nouvelles connaissances et s'arrêta au petit village du Pont. Il n'y existait pas encore un Hôtel de la Truite, convenablement tenu par M. Edgard Ro-chat; mais par les soins de l'administration communale, de modestes chambres étaient réservées aux bien rares voyageurs qui, à cette époque, fréquentaient cette solitaire vallée. Donald examina ces mystérieux entonnoirs de Bonport où, après avoir dans leur chute fait mouvoir des usines situées plus bas que le lac, les eaux dis-

paraissaient dans le creux des rochers. Il passa ensuite aux Charbonnières, où l'on exploitait du minerai de fer. Ce minerai était chargé et conduit au Brassus, sur les radeaux qui avaient amené du charbon.

Le lendemain, le jeune touriste fit l'ascension de la Dent de Vaullion, ascension par un beau jour d'été, toujours belle et pleine de charmes. La flore du Jura était en son plein épanouissement. Les saxifrages et les renoncules étalaient leurs pétales et la scabieuse balançait sa longue tige parmi les potentilles et les tussilages.

Arrivé sur la cime, Donald, sous l'impression de ces lieux, considéra le magnifique panorama qui se déroulait à sa vue. A l'horizon, ces Alpes immenses avec leurs pointes innombrables, ces lacs se perdant dans les brumes vaporeuses, le riant vallon de Vallorbe où la rivière qui lui donne son nom serpente au milieu de vertes prairies, l'agreste Vallée de Joux, avec ses hameaux solitaires, ses lacs, ses marais et ses prairies entourées de forêts, tout cela excitait l'admiration du jeune homme.

Après avoir contemplé longtemps ce grandiose spectacle, il descendit la montagne sans oublier la promesse faite à la jeune Dépraz. Il entra au chalet. Un jeune gars de vingt-quatre ans, bien découplé, les bras nus, était occupé à *battre le beurre*. C'était Pierre Lugrin. Quand Donald lui eut fait la communication dont il s'était chargé, le fruitier devint joyeux et expansif. Son beurre terminé, il offrit du lait à son hôte et voulut l'accompagner jusqu'au bas de la montagne. Tout en l'entretenant de ses projets d'avenir, il lui fit remarquer des trous profonds, et lui expliqua qu'ils étaient faits par des mineurs à la recherche de mines d'or qu'ils croyaient exister dans l'intérieur de la montagne.

Heureux de la tournure favorable qu'avaient prises leurs affaires, Lugrin espérait se marier en automne. Son père possédait un petit patrimoine voisin de celui de Dépraz. Cela joint à son métier de vacher lui permettait de vivre modestement, tranquille et heureux avec Marguerite. Donald lui fit part des craintes qu'il éprouvait sur la régularité de l'engagement exigé par le procureur, mais Pierre ne comprenant rien à ces choses, il n'insista pas.

Ce récit, tout simple et naïf du fruitier, touchait le voyageur. Il prenait intérêt à cette petite amourette où le hasard le mêlait.

Ce brave garçon, pensait-il, est un vrai philosophe, sans avoir rien appris il est plus sage que beaucoup de ses semblables qui se piquent de lui être supérieurs. Son ambition est réglée sur ses désirs qui sont simples. Combien d'hommes qui, sans jamais l'atteindre, courent après le bonheur et ne savent pas découvrir auprès d'eux ce qui pourrait le leur procurer ! Les deux nouveaux amis se séparèrent en se donnant une cordiale poignée de mains. Pierre Lugrin annonça qu'il voulait aller au Pré-Jantet le surlendemain et proposa à Donald de venir le voir. Celui-ci le lui promit et regagna le village du Pont.

IV

Le lendemain, Donald prit la route du Mont-Tendre. Il visita les ruines de l'ancien couvent des Prémontrés sur lesquelles est bâti le village actuel de l'Abbaye, les restes de ses murs d'enceinte, ses fossés et ses réservoirs à poissons. Après une visite à la source mystérieuse de la Lionne, il gravit la pente couverte de forêts et, après deux heures de marche, il arriva sur le sommet de la montagne.

Là, comme sur la Dent de Vaulion, il put constater la flore particulière et spéciale des sommités du Jura : la soldanelle à côté de la neige, pendant que le lis martagon, la violette jaune et la grande anémone blanche s'épanouissent dans les fissures des rochers, mais ce qui surprit le plus le jeune homme, ce fut, en approchant de ces lieux si solitaires d'habitude, d'entendre le son d'instruments, le bruit de chants et de rires joyeux. Bientôt un spectacle aussi pittoresque qu'inattendu s'offrit à ses regards. Sur une petite esplanade, un fruitier une guitare à la main, jouait un air de valse ; autour de lui dansaient, ou plutôt cabriolaient, une douzaine de couples en costume de campagnards. Tout autour, des groupes couchés ou assis parlaient avec animation en vidant quelques bouteilles et dînant de provisions étalées sur l'herbe.

C'était la fête de la St-Jean qui, autrefois, se célébrait sur le sommet du Mont-Tendre. Les fruitiers des nombreux chalets environnants en formaient le noyau auxquels venaient se joindre les habitants des deux versants de la montagne.

Faisant comme tout le monde et s'asseyant sur le gazon, Do-

nald se trouva à côté d'un jeune homme et d'une jeune fille qui dinaient gaiement de provisions étalées devant eux et consistant en pain noir, en fromage et une bouteille de vin.

Ils paraissaient fiancés. Tout en suivant les phases de la fête, ils restaient rapprochés, échangeant des coups d'œil et des paroles affectueuses et intimes. Donald lia conversation avec eux. Il apprit qu'ils habitaient un petit hameau de la commune du Chenit appelé en St-Pierre. Depuis longtemps ils s'étaient réjouis de venir à cette fête et en jouissaient beaucoup. N'étant jamais encore sortis de La Vallée, ce spectacle était nouveau pour eux. La vue de la plaine et des Alpes leur procurait un grand étonnement. Donald s'entretint longuement avec eux, souriant quelquefois de leurs questions ingénues et naïves. Avant de se séparer ils l'invitèrent à entrer chez eux, ce qu'il leur promit. Le jeune homme lui dit s'appeler Meylan, mais être mieux connu sous le surnom de *Perrasset*.

Des conversations s'étaient engagées entre les différents groupes. Des loustics échangeaient des jeux de mots.

— Ah! disait l'un, l'on voit bien que tu es un de ces *combies*, mangeurs de serpents.

— Et toi, Ballenchois, qui ronges les poulains crevés; répondait le montagnard.

— Ce n'est pas comme vous de la Combe qui, pour les sécher, mettez les chèvres au four et les étouffez, disait un second.

— Et vous, *Pégans, ruoudze grognons*, tire-paille, tire-foin, ronge le diable avec les dents, criait un autre.

Donald considéra longtemps cette scène dont l'étrangeté et l'originalité l'amusaient. Dans l'après-midi, lorsqu'il quitta le lieu de la fête, les propos devenaient plus vifs, les chants plus libres; tout semblait annoncer que, selon l'usage, la fin serait moins paisible que le commencement.

Le voyageur s'achemina de nouveau à travers les forêts dans la direction de l'ouest. Il désirait rencontrer et rencontra en effet le daphné lancéole, qu'on ne trouve en Suisse que dans les environs du Marchairuz. De là il descendit dans la localité appelée le Brassus. A la place du coquet village qu'on y trouve maintenant il n'y avait encore que deux maisons, l'une était occupée par des maîtres de forges, l'autre, l'ancienne maison des seigneurs du Brassus, avait été convertie en auberge, appelée l'Hôtel de la Lande, où notre voyageur trouva un gîte.

V

Le lendemain, en quittant le Brassus, Donald s'informa du chemin de St-Pierre¹. Sur un petit mamelon, près de l'Orbe (au-dessous du Campe actuel), il trouva trois maisons dont l'une était celle de Perrasset. Le jeune homme l'ayant reconnu, le reçut amicalement et le fit entrer.

Cette maison, comme toutes celles de cette époque, était basse, couverte en gros bardeaux tenus par des lattes, fixées elles-mêmes par de grosses pierres. Elle consistait, à côté de vastes granges et écuries, d'une cuisine surmontée d'une grande cheminée et de deux chambres, l'une au levant l'autre au couchant. Donald fut introduit dans celle dite du ménage. Là, sur une table faite d'un tronc de sapin aplati, son hôte lui offrit une collation de *tourte* (pain d'avoine), de *tomme* et de lait. Cette hospitalité était touchante dans sa simplicité.

Le père Perrasset vint faire connaissance de l'hôte de son fils. Après lui avoir adressé un grand nombre de questions, il lui expliqua que depuis longtemps déjà les habitants du Lieu étaient venus construire des Mayons, mais que sa maison était la première habitation fixe construite dans cette vaste contrée appelée le Chenit. Il raconta ensuite que dans sa jeunesse ils avaient commencé à venir dans cet endroit pour, en faisant des prés, réduire le bois en charbon. Eloignés de leur domicile, ils avaient construit des huttes de branchages, ce qui avait fait appeler cette localité le Campe. Il comptait abandonner St-Pierre pour se fixer plus près de la montagne.

Ils entretinrent Donald de la longueur et de la rigueur des hivers. Leur ayant demandé si les bêtes sauvages les incommodaient, ils répondirent :

— Pas trop, il y a quelques lynx, mais ils restent dans les grandes forêts, en été seulement ils attrapent quelques pièces de bétail. Seuls, les loups viennent en hiver rôder autour des maisons.

Le père raconta que, l'hiver précédent, une maison aux

¹ L'existence de ce petit hameau remonte à une date antérieure de quelques années à celle de ce récit, mais ce léger anachronisme est ici sans importance.

Mayons, très basse et adossée contre la côte, s'était trouvée presque complètement cachée dans la neige, ce qui avait été cause qu'un loup en passant était tombé dans la cheminée comme dans une trappe. On ne sait trop qui du loup ou des habitants de la maison, à la vue de cette visite aussi insolite qu'inattendue, furent le plus effrayés.

Donald s'étant informé de la fiancée du jeune Perrasset, celui-ci lui apprit qu'elle habitait une maison située plus loin, appelée en Rivaboux, puis il ajouta :

— C'est justement sur votre route, je vous accompagnerai jusque-là.

Ils partirent, passèrent devant une maison appelée le Pontet et bientôt, après avoir traversé l'Orbe sur un passerelle, arrivèrent en Rivaboux où existait une auberge. Là ils trouvèrent la fiancée qui, toute heureuse de cette double visite, leur servit une bouteille de vin pétillant.

Là de nouveau le voyageur fut l'objet de l'attention et des prévenances des habitants de la maison, mais il ne put s'arrêter longtemps. Après l'échange de sympathiques compliments et de bonnes poignées de mains il dit adieu à ses amis et se remit en route. Il suivit d'abord un chemin pontonné à travers les marais, laissant à sa gauche, au pied de la côte, les quelques maisons éparses des Mayons qui ont donné naissance au village du Sentier. Il prit la rive occidentale du lac, passa par le Rocheray, et vint coucher au Lieu, alors chef-lieu et le principal village de La Vallée.

VI

Le lendemain matin, Donald, se rappelant la promesse faite à Pierre Lugrin, se fit indiquer le chemin du Pré-Jantet. Il gravit la montagne; après une heure de marche à travers des pâturages et des champs cultivés, il arriva au bas d'un vallon latéral, limité au N.-O. par la grande forêt du Risoud et le territoire français. Il découvrit bientôt cinq à six maisons entourées de prés fertiles où poussait une herbe vigoureuse, entremêlés de champs d'orge et d'avoine. Un peu plus loin s'étendaient des pâturages où paissaient des troupeaux. Le son de leurs cloches se mêlait au chant des allouettes, des pinsons et des merles. Tout, dans ce solitaire hameau, semblait respirer la paix et le tranquille bonheur patriarcal.

Donald s'avancait en admirant ces scènes pastorales et sous l'impression du calme poétique de ces lieux. Cependant, en approchant des cabanes, il remarqua que quelque chose d'extraordinaire devait s'y passer. Devant plusieurs de ces habitations stationnait un char sur lequel on chargeait quelques meubles. De l'intérieur partaient des cris. Sur le seuil de l'une d'elles, une femme, un enfant dans les bras, pleurait à chaudes larmes. Donald lui ayant demandé le sujet de sa douleur, elle lui répondit que tous les habitants du hameau se trouvaient expropriés. Un agent était arrivé, porteur d'un ordre de déguerpissement. Tous étaient enveloppés dans le désastre. Donald étonné, continuant son chemin, aperçut bientôt Marguerite Dépraz et son père occupés aussi à leur déménagement. La jeune fille en pleurs reconnaissant le voyageur lui dit :

— Ah ! que vous aviez raison lorsque vous nous disiez de nous méfier de ce procureur. Il nous a indignement trompés. Le papier qu'il a remis à mon père pour faire signer aux habitants du hameau était tout autre chose que ce qu'il nous disait. C'était un abandon en due forme et vous voyez que l'exécution forcée a lieu immédiatement.

Pierre Lugin vint aussi au devant de Donald. Le jeune fruitier était défait et complètement abattu. Il confirma le récit de Marguerite, en ajoutant que le créancier principal consentait à attendre aussi longtemps que cela était nécessaire aux débiteurs, mais qu'un voisin riche, qui ambitionnait la réunion de ces petites propriétés pour les joindre à la sienne, avait, en achetant tous les titres contre les propriétaires et en mettant l'agent dans ses intérêts, habilement préparé cette solution.

— Vous le voyez, ajouta-t-il, tous les habitants de ce hameau sont maintenant sans asile, sans un lieu pour reposer leur tête. Adieu ! rêves de bonheur. Adieu ! hameau solitaire. Adieu ! notre mariage. Et le jeune homme fondit en larmes.

A la vue de pareils malheurs qu'il était impuissant à conjurer, Donald se sentit, lui aussi, profondément ému. Il essaya quelques paroles de consolation et promit à ces malheureux de leur venir en aide s'il en trouvait la possibilité ; après quoi il les quitta, le cœur bien triste. Se retournant plusieurs fois, il vit Pierre et Marguerite étroitement embrassés qui, en sanglotant, lui adressaient un dernier adieu.

VII

Il y a une cinquantaine d'années, l'auteur de ces lignes commençait ses courses à travers les vastes forêts du Mont-Risoux.

Heureux temps! qu'il est loin déjà et qu'il a été court! J'avais confiance dans les hommes; je possédais les espérances et les illusions de ma jeunesse. Pourquoi ma carrière orageuse ne s'est-elle pas terminée alors? Pourquoi, au chant du pinson et de la fauvette, ne me suis-je pas endormi du dernier sommeil à l'ombre des sapins de la Grand'Combe, mon dernier souffle emporté par la brise fraîche du Mont-d'Or? Que ne m'a-t-on creusé une modeste tombe dans ces avenues que j'ai plantées? Que de maux m'auraient été épargnés!

Nous montions le petit vallon du Pré-Jantet, lorsque le garde-forestier-chef, mon grand-père, un ancien soldat de Hollande, m'ayant fait remarquer les ruines de maisons recouvertes de mousses et les traces d'anciens champs cultivés, me raconta l'histoire de ces cabanes et de leur abandon.

Rentré à la maison, il me remit le manuscrit ci-après qui en est l'épilogue.

VIII

Après la malheureuse campagne de 1794 et la retraite de l'armée hollandaise, les huit compagnies de notre régiment, destinées à aller prendre garnison à Grave pour en soutenir le siège, se trouvèrent cantonnées au village d'Hemroye sur le bord de la Meuse opposé au fort Crève-cœur près Bois-le-Duc. Les Français étant occupés à bombarder cette place, avaient établi une forte batterie sur la digue de l'autre côté et nous en avions une du nôtre, de manière que les boulets, après avoir traversé le fleuve, allaient de part et d'autre, renverser les arbres des vergers, ainsi que les maisons des villages et des hameaux.

Un jour que je n'étais pas de service, me promenant sur cette digue d'où on pouvait découvrir, non seulement l'effet des batteries voisines, mais encore les travaux du siège, je vis venir un vieillard marchant appuyé sur son bâton, lequel s'étant approché me demanda si je n'étais pas Suisse. Lui ayant répondu que oui et que j'étais de la Vallée de Joux, il me dit que lui aussi

était de la même contrée et né au Pré-Jantet. Après une courte pause le vieillard continua ¹ :

— Regarde un peu dans ces campagnes dévastées ces pauvres paysans fuyant épars, sans savoir où, emmenant leurs enfants, leurs troupeaux, abandonnant leurs maisons prêtes à s'écrouler sur leurs têtes. Au moins il leur restera quelques débris; l'orage passé, ils reviendront reprendre possession de leurs chaumières chéries et des champs de leurs ancêtres. Quelques années de paix leur feront oublier les calamités présentes.

Le vieillard paraissait ému; après une nouvelle pause il reprit :

— Hélas! la guerre n'est pas le seul moyen que les hommes emploient pour se détruire. De l'endroit d'où je suis sorti pour toujours, jamais on n'entendit un coup de canon, et cependant il ne présente plus à l'œil étonné que ruine et désolation. Ceux qui jadis habitaient ce charmant hameau, asile de la vertu et de la paix, étaient débiteurs, pour trois cents florins, d'autres pour quatre ou cinq cents. Une suite de mauvaises années et le manque de récoltes les ayant mis en retard pour leurs intérêts, quelqu'un qui ambitionnait la réunion de tous ces petits patrimoines pour en faire le sien, s'étant aperçu de cette circonstance, ne négligea rien pour la faire tourner à son profit. D'abord, en faisant ignorer à ces bonnes gens les dangers de leur position et en disant que les quelques formalités que l'on remplissait à leur égard étaient sans but et qu'ils pouvaient être tranquilles.

» Ils étaient encore bercés dans leur fatale sécurité, lorsqu'un jour on vint les exproprier, les arracher du lieu chéri qui les avait vu naître, où, pour la première fois, ils avaient ouvert les yeux à la lumière, éprouvé pour la première fois les émotions du sentiment et de la joie et coulé des années de paix, pour les envoyer, pauvres et dépouillés, sur une terre étrangère, souvent peu hospitalière pour les malheureux.

» J'aimais!... J'étais fiancé à Marguerite Dépraz. Nous devions bientôt nous unir, mais notre bonheur, notre avenir tout fut anéanti. Frappé d'épouvante et d'horreur, je m'enfuis jusque dans ce pays où j'ai traîné ma longue et pénible carrière. Bientôt mes cheveux blancs descendront avec tristesse dans le tombeau, sans que j'aie revu le ciel qui éclaira mon berceau et la prairie où, enfant, je cueillais des fleurs.

¹ Cette rencontre est historique.